

La beauté de Rose

Quand Rose sortit de sa chambre, tous les cœurs s'arrêtèrent, pressés par sa beauté. Les faces s'étaient tournées vers elle et les bouches s'étaient tues.

Le silence irradiait de cet éblouissement.

Elle demeura immobile, la tête baissée. Elle fit quelque pas, leva les yeux lentement, sans expression. Elle balaya la salle d'un vif coup d'œil. Nathanaël n'était pas là. Elle commença à respirer.

L'esprit plus léger, elle accueillit pleinement les hommages à sa somptuosité.

Sa modestie n'était pas affectée ; son éclat n'en était que plus vif. Des regards hébétés demeuraient incroyables.

La fine robe blanche épousait les courbes de sa physionomie avec une telle justesse que cette vision les ravissait, vertigineuse.

Sa longue chevelure de blé, délestée des caprices du vent, était sculptée selon une loi d'équilibre : entre la sophistication marbrée des châteaux du Grand Siècle et le franc naturel des jardins à l'anglaise.

Ses yeux bleus comme l'orage, inaltérés par aucune fioriture, accueillait, impavides, la révérence des hommes.

Sa mère, sans mot dire, vint devant elle, la caressa de ces vieux cils et prit son visage dans ses mains. Elle l'admira de ses yeux fatigués et luisants. Des larmes perlaient sur ses joues

tombantes ; un sourire sincère libéra des dents jaunies par des années de soucis entassés.

Elle était intelligente. Nulle hyperbole ne l'aurait rassasiée. Elle le savait. Qu'il s'agît d'exprimer l'échelle de son bonheur ou de rendre compte des attraits de sa fille, ce fut une entreprise vouée à l'échec. Elle s'approcha d'elle et lui murmura, discrète :

— Tu es belle, ma fille.

Rose faillit fondre en larmes. Émue par la puissance de cette sobriété, elle craignit d'en dégrader la saveur, d'en abâtardir les effets par une parole trop forte ou trop amphigourée. Elle réfléchit un instant, muette, puis répondit :

— Merci, maman.

La bénédiction maternelle prit fin.

Ensuite advint son père qui, en homme fort respectueux des codes sociaux qui régissaient son sexe, n'esquissa aucune envolée lyrique perçue comme déplacée. Aucune larme ne tomba de ce regard sévère ; toute la palette d'émotions dont le cœur d'un homme dans sa position eût été submergé, Gustave la concentra dans une inclinaison infime de la tête, mouvement dont l'interprétation pouvait aller de l'approbation la plus distante à l'attendrissement le plus entier, quoique très bien caché, d'un père pour sa fille unique.

La bénédiction paternelle prit fin.

Ils demeurèrent un instant seuls, là, tous les trois, dans la dilection de cette intimité trinitaire et réfugiante, épurée, immobile et silencieuse, suspendus dans cet espace vide et clos où s'achèvent, accomplis, les grands rites de la vie.

Encore quelques secondes.

Le vacarme reparut qui perça ce hors-temps comme une bulle de savon.

Tous les convives, en liesse, s'exclamèrent dans un cri d'émerveillement sans bornes.

Ils se précipitèrent sur la mariée, tous, parlant, riant, criant, s'approchant pour admirer de près, prompts à bondir sur la moindre anecdote ou poser mille questions empressées et frivoles.

Rose accueillait ces élans authentiques et solaires d'une hilarité complaisante que la tristesse du visage trahissait : elle songeait à la place vide à côté de son frère Gabriel qui la suppliait des yeux de partager sa crainte.

Elle lui lança un regard bref. Dur mais mansué. Elle se détourna, se remit à s'esclaffer, s'agiter dans tous les sens, feindre l'exultation.

Ils sortirent de la maison. La journée pouvait continuer.